

Une semaine, un livre

N°349 bis, 15 mars 2020

Le grenier de Bolton Lovehart

Robert Penn Warren

The Circus in the Attic

Traduit de l'américain par Pierre Girard

1947, Chambon/Le Rouergue 2004

95 pages

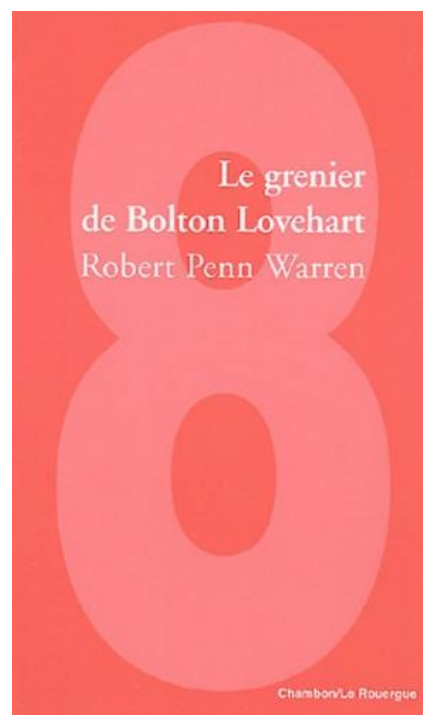
Dans une petite ville du Tennessee que rien ne distingue, un homme se consacre à construire un cirque miniature dans son grenier. De son refuge, il voit défiler les années et évoluer la société locale.

Avec *Le grenier de Bolton Lovehart*, R. Penn Warren fait le portrait d'une petite ville insignifiante du Sud des États-Unis. Une ville qu'on ne remarquerait pas en passant sur la route. Son héros est d'ailleurs également insignifiant. Il est mal dans sa peau, ne connaît pas vraiment de réussite sociale, ou une réussite factice puisqu'il se fait passer pour un écrivain qui écrit l'histoire de la ville depuis son bureau du grenier alors qu'il fabrique les personnages de son cirque. R. Penn Warren dépeint ainsi la société hypocrite et faible de l'Amérique moyenne, les relations sociales faussées, les arrangements et les mensonges. Il arrive cependant, grâce à une approche de type documentaire – le roman commence comme une conférence sur la géographie et l'histoire de la petite ville – à donner vie à ses personnages, à les rendre humains et attachants. Ce court texte couvre une cinquantaine d'années, de l'enfance du fameux Bolton Lovehart jusqu'à sa vieillesse et la guerre de 1939-1945, et il réussit, en peu de pages, à donner une grande profondeur à sa description grâce à des portraits tout en finesse et un certain nombre de considérations morales et philosophiques.

R. Penn Warren écrit en orfèvre. Ses phrases sont construites, son style riche et imagé, les éléments de son récit s'enchaînent joliment. Il y a de la leçon d'écriture dans son texte ! *Le grenier de Bolton Lovehart* est à la fois un document, une chronique, une réflexion en creux sur la société américaine, et le portrait d'un homme ni génial ni idiot, plutôt honnête, qui fait son chemin, dans le respect des autres et de l'histoire.

Éléments biographiques :

Robert Penn Warren est né dans le Kentucky en 1905 et mort dans le Vermont en 1989. Il fait des études de lettres à l'université Vanderbilt dans le Tennessee, puis à Berkeley et Yale pour obtenir enfin son diplôme à Oxford à la fin des années 30. Dès l'université il fonde un groupe de poètes appelé « Les Fugitifs ». Ensuite il sera très actif dans divers groupes d'écrivains du Sud des États-Unis engagés sur les questions raciales en particulier. Il a écrit 10 romans, et plus de 40 autres livres, nouvelles, essais et recueils de poésie. Il est le seul écrivain américain à avoir reçu le prix Pulitzer en littérature romanesque (1947) et en poésie (1967).



Une semaine, un livre

Extraits :

Disons que c'est l'été. En venant du nord, sitôt franchie la crête, on découvre la vallée et Bardsville. À trois kilomètres en contrebas, la vallée de la Cadman s'élargit entre des versants abrupts. À droite, vers l'ouest, plus loin, plus bas et sur des kilomètres, brillent l'eau verte et argentée de la rivière et les rangs de maïs argentés et verts. Mais juste devant vous la route vitrifiée sous le soleil serpente comme un ruban de celluloïd jeté par une main négligente à travers l'épais tapis de verdure. Et tout au fond, le pont métallique enjambe la rivière.

.....

Puis son père mourut. Simon Lovehart eut une crise cardiaque, un matin, au début du mois de septembre, en remontant l'allée de brique qui menait à sa maison. Il chuta sur la brique tapissée de mousse, parmi les premières feuilles mordorées, cassantes, tombées des chênes, et les longues feuilles au vert déjà pâli des jonquilles qui bordent l'allée. Mrs Lovehart le vit s'écrouler. Elle se précipita hors de la maison et s'accroupit à côté de lui, sous les chênes, en relevant la tête pour pousser de grands cris d'angoisse qui auraient pu tout aussi bien être de grands cris de triomphe ; car nul ne connaît le sens des cris que lui inspire la passion tant que la chair de la passion n'est pas depuis longtemps desséchée pour laisser voir l'austère et logique articulation des faits avec les faits dans le squelette du temps.

.....

Elle était partie, laissant derrière elle les voix, qui disent tout si on les entend, et ne disent rien si on ne les entend pas. Et Bolton Lovehart ne les entendait pas. Ce qu'il entendait n'était rien, et ce qu'il savait était une victoire et une trahison. L'une comme l'autre suffisent à la vie, et quand on a les deux, on peut vivre, et il vécut. Il vécut comme vivent les gens, en prenant la vie là où il la trouvait. Ce qui est toujours facile, car chaque acte se justifie lui-même comme une fleur, et chaque jour, comme les pas d'un enfant, est à lui-même son problème et sa solution. Et les années ne sont jamais qu'un certain nombre de jours mis bout à bout. Si on peut vivre un jour, on peut vivre toujours.